

# Une histoire des balcons au Plateau

Jean Claude De Guire

**Q**U'EST-CE QU'UN BALCON ? Un perchoir, une tribune de chancre, un écrin qui égaye la cadence parfois monotone de façades bien rangées ? Pour l'histoire, le balcon sert avec solennité les personnages de nos légendes universelles et ceux de notre histoire encore récente. Ainsi le retrouve-t-on sous les pieds d'une Juliette médusée ou ceux d'un général gaulois bien inspiré. Au Plateau-Mont-Royal, les balcons des habitats de nos bâtisseurs sont multiples, généreux en lumière, gourmands du spectacle de la rue ou de celui d'un parc.

Un rappel de vocabulaire thématique s'impose d'entrée de jeu : galerie, véranda ou balcon ? La galerie est un passage couvert qui se situe au sol ou qui est suspendu en l'air. Dans le vocabulaire québécois, le mot galerie signifie souvent balcon et même véranda. La galerie est davantage située à l'arrière des constructions et sert de passerelle. Abondamment caricaturés dans notre littérature, mères, commères ou enfants espiègles animent la galerie des cours arrière au Plateau durant les tâches quotidiennes.

En ce qui a trait à la véranda, il s'agit plutôt d'un balcon fermé de cadrages vitrés ou grillagés où l'occupant cherche à se protéger du frais ou des moustiques.

Le balcon résolument en façade, est quant à lui une plate-forme de bois entourée souvent sur trois côtés de garde-corps. Ceux-ci sont en bois parfois superbement tourné, mais de façon plus

caractéristique au quartier en cause, ils sont d'ouvrages et d'armatures de fer forgé.

Cette dentelle métallique droite ou galbée naît du savoir-faire du forgeron des faubourgs et illustre des styles européens savamment importés. La montée fulgurante des fonderies spécialisées dans le fer forgé architectural à Montréal entre 1900 et 1920 ne trompe pas : les entrepreneurs favorisent ce matériau durable et sécuritaire. La *Dominion Architectural Ironworks, Ltd*, située dans le faubourg Sainte-Anne, est un exemple durable de fournisseurs de l'époque.

Le Plateau est assurément favorisé par l'apport du patrimoine artisanal des fils du dieu Vulcain.

Côté finition, la peinture à l'huile est généralement notable. Le bois et le fer pimpant peuvent bénéficier de l'arrivée de la peinture chimique au gallon mise de l'avant par les frères américains Moore vers 1885. Le produit est manufacturé ici presque quarante ans plus tard par la compagnie d'explosifs C-I-L. Cet éclat en surface se substitue à

la pâle sobriété du bois nu ou chaulé des vieux faubourgs de la ville.

Le noir monopolise l'habit des garde-corps métalliques, les tons de gris sont retenus pour le support de bois. Ces coloris absorbent moins la lumière et du coup la chaleur. Ils contrastent avec la pierre ou la splendide brique vernissée. Ils



*Bohémienne improvisée au balcon du 1307, rue du Parc La Fontaine (l'actuelle rue Rachel Est, au même numéro civique) : Thérèse Perrault en 1933.*

## Une histoire des balcons

s'harmonisent enfin avec élégance au blanc ocre des colonnades, corniches ou moulures néo-classiques le cas échéant.



*Thérèse Perrault au balcon du 1357, rue du Parc La Fontaine (aujourd'hui rue Rachel Est) : à gauche, 24 juin 1936, en costume de chez Ponton pour animer le char allégorique 'Le Bénédictité' de la parade de la SSJB ; à droite, jeux d'hiver, février 1937.*

Si les logis modestes des anciens faubourgs au XIXe siècle ne comportent que peu de balcon en façade (pensons au faubourg Saint-Joseph par exemple) et que les résidences des montréalais plus aisés bénéficient de jardins et de terrasses privées, les constructions à étages des nouvelles rues ou avenues du jeune Plateau innovent : elles donnent enfin l'accès à un espace extérieur privé pour un plus grand nombre de citoyens. Le balcon humanise l'habitat populaire à Montréal.

Meublés, fleuris, orientés en partie ou plein soleil, ces plates-formes sécuritaires déguisées en jardins suspendus, obéissent aux besoins salutaires sinon sanitaires de logis profonds ou exigus, souvent mal éclairés. Ils offrent le petit luxe de l'intimité solitaire ou familiale à même l'espace public.

En toutes saisons, les parents lui confient leurs enfants, des amoureux s'y lovent, on y accueille la visite, des romantiques y lisent, des patriarches s'y bercent comme autrefois sur la galerie avant des campagnes lointaines.

Les balcons à balustrades ajourées donnent à voir le spectacle continue d'un quartier grouillant et bien peuplé. Lorsqu'ils surplombent les grandes artères du Plateau, ils servent de loges privilégiées lors des nombreuses parades qui animent le calendrier politique, militaire, religieux ou associatif.

A cette fin, leur location peut être lucrative : comme par exemple lors du pieux et tumultueux Congrès Eucharistique en 1910 ou lors des visites royales du timide Georges VI en mai

1939 ou celle moins solennelle d'une souriante princesse Margaret au parc La Fontaine en août 1958.

Parmi toutes ces cérémonies marquant l'usage festif des balcons au Plateau, celles entourant les parades de la Saint-Jean-Baptiste organisées avec tant de ferveur demeurent inoubliables pour l'histoire locale. Il faut alors imaginer les balcons bondés : ils sont farcis de petits groupes tout en émoi et arborent les fières banderoles de drapeaux représentant le Carillon-Sacré-Cœur aux fleurs de lys centripètes et les fanions blancs et jaunes aux armoiries papales.



*À gauche, l'heure du thé, août 1935, au balcon du 4252, rue Fabre : Thérèse Perrault (dr.), sa cousine Marie Dandurand (centre) et Rachel Archambault (g.), fille de Camille Archambault du 4248, rue Fabre ; à droite, les demoiselles Perrault du Plateau, le 17 juillet 1939, jour des noces de leur cousine Pauline Taillefer : Françoise (g.), Rita (centre) et Liliane (dr.), perchées sur une balustrade de bois tourné, au balcon du 317, rue Beaubien, paroisse Saint-Édouard, au nord du Mile-End.*

A regarder le matériel photogénique illustrant la vie passée du Plateau, il est difficile de ne pas saluer enfin le rôle spontané qu'auront joué ces saillis architecturaux auprès des photographes amateurs, ceux-là même qui captèrent inconsciemment pour le plaisir et la connaissance de la postérité, un certain art de vivre des pionniers de ce cher quartier. ■

*Jean Claude De Guire, membre de la SHGP, avocat, muséologue diplômé en France et au Québec et détenteur d'un baccalauréat en sciences politiques, œuvre en muséologie depuis maintenant 10 ans, discipline où il a agi comme directeur de musées régionaux d'histoire et d'ethnologie, francophone et anglophone. Les photos qui accompagnent cet article viennent de sa collection personnelle.*

